

Les idées et le vocabulaire sont simples et concrets. La narration est à la première personne. Quelques simples illustrations accompagnent le texte, divisé en chapitres (avec titres).

Ephrem Dupont  
Collège universitaire de Saint-Boniface

## POÉSIE

**BOLIVAR, Bathélemy (2005) *manguiers têtus*,  
Saint-Boniface, Éditions du Blé, 57 p.  
[ISBN: 2-921346-86-5]**

Ce court recueil de poèmes semble être le premier de Bathélémy Bolivar, jeune poète qui, comme l'indique la courte biographie, est né à Haïti en 1975 et vit maintenant au Manitoba après quelques années passées en Floride. La page de couverture est illustrée d'une jolie scène de la vie haïtienne par Jean-Rona Mémé, artiste haïtien. Le titre du recueil: *manguiers têtus*, nous éloigne du Manitoba, et cet arbre et les fruits qu'il produit sont chargés de saveur exotique pour le lecteur. D'ailleurs, l'évocation de ce règne végétal à qui l'auteur a associé des qualités humaines résume et condense le contenu du recueil. Comment un arbre peut-il être têtue, s'il n'est pas la métaphore des espoirs et des souvenirs de l'exilé qui s'accroche, enraciné à sa terre natale?

Trois grandes divisions marquent ce recueil de ce que l'on peut voir comme trois mouvements: «rouge et blanc», «marée basse» et «haïti en soupirs». Le premier mouvement «rouge et blanc» est la réminiscence de la vie en Haïti; «marée basse» fait référence à la traversée de la mer entre Haïti et la Floride peut-être, ou du moins au départ de l'île. Quant au troisième mouvement, il recueille les espoirs du poète pour son île, mais c'est aussi le constat de la vie d'exilé qui est son lot maintenant.

Les poèmes sont pour la plupart très courts et sans ponctuation comme des moments épars étalés sur la page et

qui relatent des émotions souvent liées à des sensations intériorisées ou rêvées.

La nostalgie de l'enfance et de l'île associée à des images féminines est une des constantes de la première partie – «rouge et blanc» – rouge comme le sang, blanc comme la couleur des masques, où, sous le couvert de métaphores, on lit l'enfance et l'adolescence qui désapprennent l'innocence et découvrent la réalité de la migration inavouable mais inévitable:

je me vois migrer  
ça et là  
sans ponts ni avirons (p. 29).

La deuxième partie – «marée basse» – la plus courte (six poèmes), relate le départ par la mer:

sur d'autres rives  
de nouvelles embarcations  
  
en route  
une marchandise maigre pour les requins  
défie les flots  
  
regards blancs sur paume noire (p. 39)

et l'arrivée sous d'autres cieux ou vers un ailleurs longtemps espéré mais où la nostalgie de ce qui fut abandonné se partage avec la conviction que cet exil est le seul choix. Commence alors l'errance qui se peuple toujours un peu plus des souvenirs: seule certitude.

La troisième et dernière partie – «haïti en soupirs» – dévide sur treize pages et autant de poèmes l'éloignement et la distance avec «l'île de sable» (p. 45) qu'il a fallu quitter pour exister et même détruire:

[...] l'île sans fond  
que j'ai détruite  
pour exister (p. 46).

La réalité ne fait toutefois pas oublier au poète l'appel d'un autre monde comme le démontre ce recueil.

Tout compte fait, le lecteur, même s'il n'est pas en exil, pourra toujours retrouver dans ces poèmes une partie de lui-

même: le temps passe pour tous, et la nostalgie d'un autre temps est le lot de tous. Recueil donc réussi.

François-Xavier Eygun  
Mount Saint Vincent University

**DICKSON, Robert (2005) *libertés provisoires*,  
Sudbury, Prise de parole, 298 p.  
[ISBN: 2-89423-175-X]**

En guise de préface, Robert Dickson met l'entrée *longing* du dictionnaire bilingue Robert-Collins: désir soudain, envie, nostalgie, regret, convoitise... Les poèmes de son nouveau recueil sont répartis en trois groupes, dont chacun tourne autour d'une des significations de ce sentiment multi-dimensionnel, si bien exprimé par le mot anglais *longing*.

Le premier groupe, «Airs horizons», ressemble à un journal de voyage, plein de découvertes d'autres horizons, d'autres gens. C'est l'envie de voyager – *a longing to travel* – qui amène Dickson en Catalogne, sur la Côte Vermeille de la Méditerranée et jusqu'à Barcelone. Ses souvenirs personnels de voyage sont chaleureux mais non sans inquiétudes:

depuis la première frontière traversée le sevrage  
il y a cette soif débordante et inextinguible  
mais où aller à quelle source boire  
jamais de miroir qui l'étanche  
jamais les moyens que le désir (p. 30)

Ce voyage lui remet en mémoire de lointains souvenirs; il franchit le temps et l'espace pour évoquer sa première visite en France, avant la révolte de mai 68. Il lui rappelle aussi d'autres voyages, pour aller se battre au front, ou pour fuir devant la guerre. Cette section se termine sur quatre poèmes inspirés par une excursion en Irlande. De cette visite dans l'Île Émeraude, il a retenu «quelques bribes d'un vert été irlandais» (p. 34), qui chantent la beauté du pays et la laideur de la politique:

la guerre c'est la paix  
(les forts y enfonçant les faibles) la guérison  
ce sont les blessures proposées en bien-être (p. 37-38)